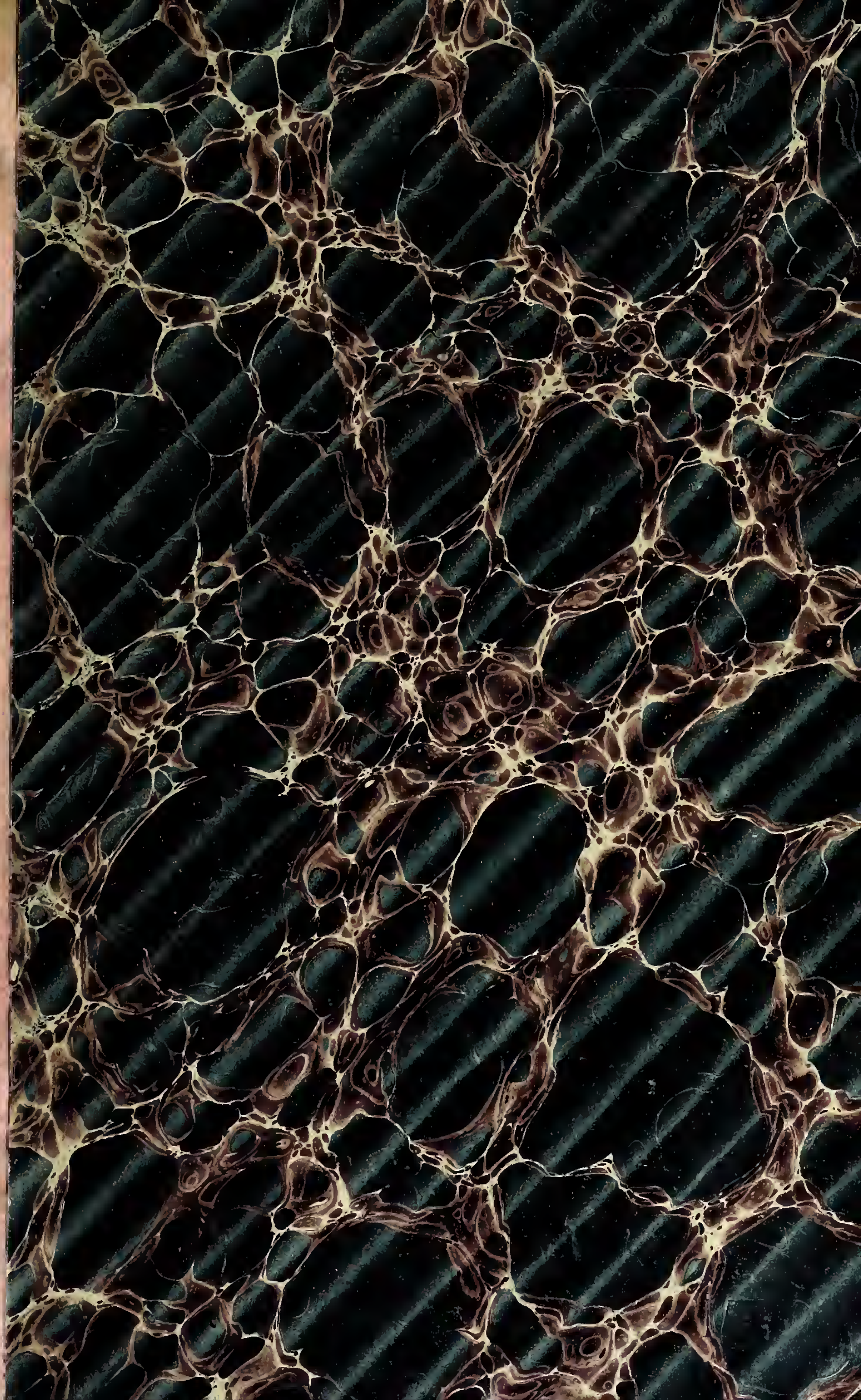


APPENDICE

A LA NOTICE INTITULÉE

UNE EXISTENCE D'ARTISTE,

PAR J.-B.-H. NELSON Cattreau.

....

Qualis Apelleis est color in tabulis!

PROP.

Tel est le coloris dans un tableau d'Apelles.

Segnius irritant animos demissa per aures,
Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus, et quæ
Ipse sibi tradit spectator!

HOR.

Ce que nous entendons pénètre moins notre âme
Que ce que nous voyons!

PARIS

CHEZ SAINT-JORRE, LIBRAIRE,

BOULEVARD DES ITALIENS, 7,

GARNIER FRÈRES,

PALAIS-ROYAL, GALERIE D'ORLÉANS.

—

1845

POST-SCRIPTUM.

Depuis la publication de l'essai biographique sur Charles Kuwasseg, nous sommes heureux de signaler aux personnes honorables qui s'intéressent à lui, diverses circonstances [1], lesquelles doivent nécessairement concourir à dégager de l'inconnu et à faire surgir peu à peu des ténèbres et des nuages qui l'entouraient naguère un nom appelé à prendre bientôt une place brillante parmi ceux des artistes.

Il vient de recevoir (et de prime abord) la médaille d'or de la munificence royale.

Puis, son tableau très-remarquable d'une forêt primitive du nouveau monde, après avoir figuré avec un succès bien mérité à la dernière exposition de la Société des Amis des Arts, a été gagné par S. A. R. Mgr. le duc de Nemours, ce qui est une heureuse chance pour le prince et pour lui.

Enfin, une belle page commandée par M. le duc de Luynes, ce protecteur éclairé des arts et des artistes, orne en ce moment sa splendide résidence de Dampierre, où elle ne peut manquer d'obtenir l'approbation et les applaudissements de ceux dont les suffrages distingués sont toujours le gage assuré et l'infaillible avant-coureur des réputations.

[1] A peine de retour d'une excursion, accomplie aux Alpes du Dauphiné, et à la Grande-Chartreuse, il est revenu avec une ample moisson de croquis et plusieurs belles études; et le cerveau de l'artiste, réservoir et générateur de la pensée, officine et creuset de l'inspiration, s'est retrempé et fécondé à l'aspect de cette grande et sublime nature.

LETTRE

A M. LE VICOMTE DE CHATEAUBRIAND.

....Ἔτλην καὶ ἔμεινα.
Hom., *Odyss.*, liv. x.

Veuillez, je vous en supplie, absoudre une audacieuse témérité. Sous prétexte que les extrêmes se touchent, j'ai osé dédier ce tout chétif et tout pauvre opuscule : *Au plus grand écrivain de l'époque.*

C'était vous nommer en toutes lettres, non pour vous, il est vrai, mais bien pour tout le monde; et, ma délicatesse se trouvant au large sous une périphrase, je pensais avoir le droit d'abriter un infiniment petit, à l'aide du plus illustre patronage, et me passer d'une permission que l'on m'eût accordée..... peut-être?

Serait-ce ma faute, à moi, si je n'ai pu trouver de voile moins transparent? car je sais fort bien qu'il faudrait voiler les choses grandes, comme on voile les sanctuaires et les tabernacles, de même qu'il faudrait aussi enserrer vos pages immortelles, comme les livres sibyllins et homériques, en de triples coffrets de cèdre, doublés d'or.

Ah! que d'âmes en détresse de naufrage, découragées et abattues, réduites au vent et à la tempête, pliant sous le dur fardeau de la vie, n'ont-elles pas été relevées debout par vos sublimes cantiques?... Combien de fois, aussi, vos peintures admirables n'ont-elles pas jeté sur des jours pâlis et nébuleux, tout glacés d'amertume et d'angoisses, leurs reflets si chauds, si

vivifiants, si puissamment colorés, et si en harmonie avec toutes les cordes vibrantes, et les plus intimes du cœur humain?

Combien de fois, encore, à leur contemplation assidue, n'ai-je pas vu s'user et s'alanguir les dernières lueurs de ma lampe solitaire, devant les premiers crépuscules de l'aube blanchissante?

C'est vous que j'atteste, poétiques effusions : Atala, René, Amélie, Velléda, Cymodocée, Blanca, divines et pures effluences du génie en amour avec le ciel!

Alors, monsieur, je me sens heureux et satisfait de la possession de vos œuvres, comme je le serais de celle des plus riches trésors de l'art et de la nature.

N'y a-t-il pas là plaisirs et consolations pour tous les âges de la vie? Aussi, avez-vous pour obligée et reconnaissante l'humanité tout entière, alors que la création vous écoute, vous, qui savez tenir et manier la cithare des prophètes?

Et l'âme du poëte, en ces instants de solennelle, de pure extase, n'est-elle pas, comme la harpe éolienne, une harpe céleste, dont les cordes divines et mélodieuses[1] ne doivent frissonner et frémir que sous la seule main des anges?

Alors que les grands écrivains, dans leur style *qui est tout l'homme et tout l'être*, dispensent de splendides pâtures à l'intelligence, comme les rayons du soleil préparent de somptueuses moissons à la terre.

Agréez donc, monsieur, mes quelques lignes sur un

[1] Αἰολίδες χορδαί...

PIND.

homme obscur (l'infortuné et intéressant, Charles Kuwasseg), de la part d'un homme obscur.

Pardonnez-moi si j'ai osé atteler un nom ignoré à la remorque puissante et vigoureuse du vôtre, qui doit un jour porter bonheur à l'infortune.

Car son odyssée, comme celle de la plupart des hommes de talent, fut bien laborieuse et bien tourmentée; et, pour peu que l'on paraphrasât les trois mots homériques qui servent d'épigraphe à cette lettre, on y trouverait aussi le résumé de sa vie entière :

Vivre, c'est éprouver, supporter et souffrir!

Comme vous, monsieur, il a entendu la grande voix des grandes solitudes; comme vous, encore, il s'est rencontré, face à face et seul à seul, avec les puissantes forces de la nature et les plus redoutables êtres de la création.

Alors qu'un jour, élevé, perdu par delà les plus hautes régions, et sur les crêtes culminantes du Chimborazo, il se trouva tout à coup être le centre d'un formidable cercle, dont le condor, en son vol menaçant et majestueux, décrivait et redoublait incessamment les circonférences redoutables [1].

Quelle émotion n'eut-il pas à subir, dans ce terrible

[1] L'illustre Haller dit qu'un laemmer-geyer (grand aigle ou condor des Alpes helvétiques,) avait enlevé Thomas Plater, père du célèbre médecin, et il le portait à son aire lorsque, par des cris, on força ce terrible oiseau à lâcher sa proie.

On prétend que ce sont les ailes du condor, que les statuaires imitent et donnent aux figures d'anges.

tête-à-tête, à cette visite inattendue et imposante de ce colosse de l'espace éthéré qui lui jetait ses cris perçants et sauvages.

Ou bien encore : lorsqu'au fond d'une retraite inaccessible et inconnue, un pauvre vieil Indien, isolé et ignorant de toutes choses de ce monde, engageait avec lui un de ces dialogues sans nom, qu'aucune éloquence ne saurait redire, lorsqu'il entendit l'homme de primitive nature, lui révéler inopinément celui de Napoléon?... Au nom de cet homme, unique exception des siècles et des âges, un frisson indicible, une commotion électrique, étrange, parcourut et fit vibrer tout son être.

Un tel nom, prononcé par une telle bouche, et dans un tel lieu!...

Quelle force d'expansion mystérieuse renfermait-il donc le nom de cet homme, qui avait disparu dans une tempête de batailles, et au milieu d'un ouragan de peuples et de soldats, redit par l'écho d'une forêt du nouveau monde, au milieu du silence sublime des grandes créations, entre un pauvre voyageur d Europe et un pauvre Indien, qui, pour s'entre-secourir s'appuyaient mutuellement sur leur misère.

. . . .

Recevez donc, monsieur, ces lignes non littéraires, il est vrai, mais bien un peu philanthropiques.

Aussi, n'est-ce qu'à ce dernier titre que j'ose vous les adresser, et à ce dernier titre, seulement, qu'une sympathie philanthropique comme la vôtre daignera les accueillir.

FRAGMENT D'UNE LETTRE

A M. LE DUC DE LUYNES.

. . . .

. . . . . Un poëte courtisan, professeur à l'Université de Paris, Sélis, je crois, avait dit de l'un de vos prédécesseurs à l'Académie :

« Nivernais, au Parnasse, est toujours duc et pair. »

Je m'abstiendrai bien certainement de toute allusion, et par deux motifs :

D'abord, je ne suis ni poëte, ni courtisan, ni professeur ;

Ensuite, vous êtes trop au-dessus de la flatterie, dit-on, et vous savez mieux mériter un éloge que de le subir.

. . . .

Indépendant et obscur, mais philanthrope quand même, je chéris mon indépendance, j'aime mon obscurité[1] : Toutefois, je la déplore quand il s'agit de faire prévaloir mes convictions, et de me rendre utile à mes semblables, par le crédit et par l'autorité de la parole.

Oh ! c'est qu'alors je sens bien amèrement que si je me suffis à moi-même, je ne me suffis point aux

[1] .... Pater mihi hæc otia fecit

autres [1], et je me vois contraint de frapper aux portes plus élevées de la hiérarchie sociale, afin qu'en s'ouvrant, il me vienne en aide de plus puissants auxiliaires.

Etranger à l'art d'écrire, j'ai cependant écrit cette notice, parce que je l'ai tracée sous l'influence de pensées que je sentais me venir du cœur.

Pauvre comme Mathurin Lantara, ayant son talent, moins ses mauvaises habitudes :

Charles Kuwasseg ne peut faillir d'intéresser ceux-là surtout qui, s'étant rencontrés naître dans une position élevée, ont su, par leur mérite personnel, et par la culture assidue et intelligente des sciences et des arts, dépasser la hauteur même de leur position, et valoir encore plus comme hommes de savoir et de talent, que comme privilégiés du sort et de la fortune [2]. . . . .

[1] J'ai mal à votre tête, disait madame de Sévigné à sa fille.

[2] Les grands et véritables amateurs, les amateurs éclairés sont bien rares, même de nos jours; et pour un Attale ou un Agrippa, on rencontre dix Mummius.

Attale *poussait* un Bacchus d'Aristide, aux enchères publiques de la vente que l'on fit du butin de Corinthe, jusqu'à 6,000 sesterces.

Mummius, étonné, s'imaginant qu'il recélait quelque vertu occulte et magique, le revendiqua injustement, et le fit retirer de la vente malgré les vives réclamations d'Attale. MM. les commissaires-priseurs d'alors durent bien rire, dans leurs barbes de Grec ou de Romain, de la méprise du consul généralissime.

Ce même Lucius Mummius, surnommé l'*Achaïque*, pouvait être bon capitaine et bon soldat, mais à coup sûr il était amateur ignorant et borné, à ce point qu'ayant chargé, après le sac de Corinthe, un vaisseau des plus belles statues qu'il y eût dans cette ville, il dit aux pilotes que s'ils ne les amenaient à bon port, il leur en ferait rendre d'autres : *Si eas perdidissent, novas eos reddituros.*

LETTRE

A M. PAUL LACROIX.

(Bibliophile Jacob.)

UN TABLEAU DE CHARLES KUWASSEG.

Yet nature is made better by no mean,
But nature makes that mean : so, o'er that art,
Which you say, adds to nature, is an art
That nature makes.......... ....
.... This is an art,
Which does mend nature, — change it rather : but
The art itself is nature.
SHAKSP. *Winter's tale*, act. IV.

Il y avait, naguère, à l'exposition annuelle de la Société des Amis des Arts, une toile de médiocre dimension, il est vrai, mais grande et belle assurément, par le sujet qu'elle représente et qu'elle reproduit [1].

C'est une de ces forêts primitives *qui savent l'âge des siècles*, un de ces districts du nouveau monde, où résonnent et bruissent encore les échos de la voix puissante et mélancolique de Chateaubriand. Or donc, un site de cette forêt, assise entre le mont Mataxi et le

[1] Ce tableau a été gagné, lors du dernier tirage des lots de la Société, par S. A. R. le duc de Nemours.

golfe de Guayaquil, dans la Bolivie, se trouve splendidement retracé dans l'œuvre de Charles Kuwasseg, naguère humble artisan, aujourd'hui peintre remarquable.

Et pourquoi l'homme d'amertume et d'abandon a-t-il jeté loin le modeste instrument qui pouvait peut-être lui assurer le pain de chaque jour, pour se livrer aux chances hasardeuses de la peinture?...

Pourquoi?... parce que, dans sa course errante et misérable, il a rencontré sous ses pas le pinceau de Ruysdaël ou d'Hobbéma, et qu'il l'a ramassé.

Et puis, le poëte ainsi que l'artiste ne sont-ils pas élus et désignés d'en haut ; ne sont-ils pas scellés du destin ?... Ils ne peuvent pas plus se déprendre de leur impérieuse vocation, qu'ils ne pourraient se délivrer de cette chemise de Nessus qui les consume et les dévore.

Ils marchent dans leur voie, et creusent inévitablement leur sillon, engagés qu'ils y sont par l'appel mystérieux et intérieur qui les sollicite ; retenus en même temps par ce bras puissant et invisible qui les y pousse et les y maintient.

Maintenant, abordons son œuvre :

Contemplez cette forêt, où la main envahissante et usurpatrice de l'homme a ouvert une clairière, et semé quelques huttes éparses ; voyez, sur le devant, ce formidable groupe d'arbres qui semblent protester contre ce premier attentat du défrichement.

Ne semble-t-il pas voir les trois Suisses protester contre la tyrannie et l'oppression ?

Quelle vigueur! quelle énergique végétation dans

ces Briarées des forêts! dans ces lianes aux mille liens qui implantent et incrustent si profondément dans l'écorce rugueuse de ces arbres, les mailles inflexibles de leurs réseaux, dont elles les recouvrent et les enserrent comme d'un filet d'acier ; puis qui s'élancent, grimpent, se suspendent à leurs cimes, en guirlandes et en festons ; se tordent en câbles ; se tressent en nattes ; s'entrelacent en anneaux, pour retomber ensuite, en vrilles et en chaînes, à quelques pieds du sol ; unissant ainsi tous ces colosses de la forêt, dans la captivité collective et inextricable des mêmes entraves ; leur faisant ainsi subir ensemble la communauté du même joug, et les stigmates de leurs innombrables étreintes!

Et puis, ces végétations gigantesques, mirant leur sauvage beauté à l'onde inerte et mélancolique du marécage.

Et puis encore : cette perspective aérienne qui s'éteint dans la brume vaporeuse et qui échelonne les objets jusqu'aux dernières et douteuses dégradations de la lumière ; jusqu'aux indécisions des teintes les plus vagues et les plus fugitives.

Voilà donc comme ils traitent et comprennent les arts, ces enfants perdus du peuple, bercés sur le sein de la nature ; nourris et élevés au giron de cette mère universelle et féconde qui, leur ouvrant ses immortelles pages, leur a dit : Lis et répète, contemple et retrace!

Aussi, combien ne se plaît-on pas à vos œuvres, vous, humbles et illustres prolétaires d'Albion, Allan Ramsay, barbier et poëte comme Robert Burns, le

métayer; William Tennant, le laboureur; John Clare, le paysan du Northampton; Anna Yearsley, la laitière; James Hogg, le pâtre d'Ettrick?

Et vous que la France réclame : le boulanger Reboul, ; le coiffeur Jasmin; Lebreton, l'imprimeur sur étoffes; Hégésippe Moreau, l'imprimeur de la pensée; Constant Hylbey, et tant d'autres?

Et comme ils peignaient merveilleusement : ce Johannes Hemmelinck, le pauvre soldat lépreux de l'hôpital Saint-Jean, de Bruges, et qui lui donna, en retour de ses frais de maladie, d'inappréciables trésors [1]; et vous Quentin Metsys, le maréchal ferrant, dont l'effigie, taillée à plein dans la pierre monumentale, a pour médaillon et pour cadre la noble tour d'Anvers.

Et vous encore : Cornille Engelbrechts, le cuisinier; le voiturier Henry Sorgh; le cabaretier Jean Steen; et par-dessus tout, ce garçon pâtissier, qui avait nom Claude!

Vos œuvres, aujourd'hui, forment le plus précieux joyau de l'écrin des rois, et figurent sur les traités qui décidèrent du sort de l'Europe [2].

Au milieu de toutes les réflexions qui surgissent à ces souvenirs, dites-moi, monsieur? vous, homme de cœur et d'âme, ne vous sentez-vous pas puissamment impressionné, par le contraste de l'âpre et rude Rembrandt travaillant à son immortalité, sous le chaume

[1] Renouvelant pour la châsse de sainte Ursule les prix fabuleux donnés, selon Pline, pour certains tableaux dans l'antiquité, on offrit pour la rançon de ce chef-d'œuvre d'Hemmelinck une ville et son territoire.

[2] En 1814 et 1815.

du moulin paternel, vêtu du pourpoint grossier du paysan, et peignant sa vieille mère, mis en regard et en opposition du splendide Titien, du magnifique Paul Véronèse, ces enfants gâtés de Venise l'opulente et la belle ; ces grands seigneurs de la peinture, ayant des palais de marbre et d'or pour ateliers, eux qui peignaient la dague au côté [1], et le justaucorps tout ruisselant de velours, de brocart, de dentelles et de pierreries, ou le puissant époux de la mer, ou le redoutable membre du conseil des Dix?

Ce serait donc une sainte et sublime mission, que de se mettre en quête du mérite méconnu, de l'intelligence esseulée et perdue au sein des immensités de ce monde ; car, pour eux, à moins que l'engouement de la mode ne s'en mêle, l'humanité est un désert, la foule une solitude.

Aujourd'hui, hélas ! surtout en ces temps d'égoïsme pur et de veau d'or, que la route est veuve, désormais, du Samaritain qui versait le baume, l'huile et le vin sur les plaies du voyageur.

C'est donc à vous, monsieur, vous le digne émule des Vitet et des Mérimée ; à vous à qui j'avais adressé l'humble notice biographique que j'avais essayé d'écrire sur C. Kuwasseg ; à vous, qui savez si bien res-

[1] Giovanni-Antonio Regillo-Licinio, surnommé le Pordenone, du lieu de sa naissance, éprouvait une telle appréhension d'être insulté par le Titien, son compétiteur, par suite de la jalousie qui les transportait mutuellement lorsqu'ils peignaient le cloître de San-Stefano, à Venise, qu'il travaillait l'épée au côté et une rondache auprès de lui, selon l'usage des braves de ce temps-là.

susciter le passé dans vos admirables légendes, en lui communiquant toute l'actualité du présent, pour en tirer toute la raison, toute la philosophie, et toutes les conséquences de l'avenir ; à vous, qui êtes *l'ami des livres*, parce que vous êtes, avant tout, celui de l'humanité ; à vous, que la presse connaît et aime ; à vous, enfin, poëte, artiste, antiquaire à la Walter Scott, que je viens recommander le pauvre enfant du peuple.

A UNE TRÈS-JEUNE INSTITUTRICE

En lui envoyant la notice intitulée : *Une Existence d'artiste.*

SONNET.

La verginella e simile alla rosa.
LUDOV. ARIOSTO.

Des ronces du chemin tu n'as point l'habitude;
Le sentier de la vie est bien âpre à monter :
Vouée, encor si jeune, aux travaux de l'étude,
Aux stations des fleurs il faudrait s'arrêter.

Tes pupilles, alors libres d'inquiétude,
Sur l'appui de ton bras, gaîment vont se hâter
De gravir le coteau, qu'en ta sollicitude
De rameaux verts et frais tu voudrais abriter.

On y voit des vautours plus que des tourterelles ,
Et moins de clairs manoirs que de sombres tourelles ;
Tes pieds sont délicats, et bien faible est ta main.

Douce et blanche sylphide, aux diaphanes ailes,
Tendre et si frêle appui de fleurs encor plus frêles,
Prends garde, jeune fille, aux ronces du chemin.

EXTRAIT

D'UN CATALOGUE EN VERS DE TABLEAUX ET D'OBJETS D'ART.

BUONAROTTI (Michel-Ange) attribué à

Dessin à la pierre d'Italie.

VIRGILE ET LE DANTE PASSANT EN REVUE LES DÉMONS.

Per l'argine sinistro volta dienno :
Ma prima avea ciascun la lingua stretta
Co' denti verso lor duca per cenno ;
Ed egli avea del cul fatto trombetta.
DANTE.

Vers la gauche arrivés, les démons dans l'attente,
Etranglent de leurs dents la langue haletante ;
Tous, les yeux sur leur chef… Pour sonner le départ,
Il arque de son dos le cynique rempart ;
Et chasse insolemment de l'obscène voussure
Le signal empesté de sa trompette impure.

BONINGTON (Richard - Parkes).

Dessin à l'aquarelle.

L'INSOMNIE D'UN ROI.

(*Henri IV d'Angleterre assis dans une stalle gothique.*)

Ah ! .. quand devers minuit, mes plus humbles sujets,
En des songes riants rêvent leurs vains projets :

Sommeil, ô doux sommeil ! trésor de la nature,
Baume réparateur des maux que l'homme endure,
Pourquoi refuses-tu, sur mon œil affaibli,
De verser tes pavots, le silence et l'oubli?...
Comment t'ai-je effrayé? pourquoi d'une chaumière
Préférer l'indigence et la couche grossière,
A ces riches lambris, à ces dais somptueux,
A ces palais des grands, à ces lits fastueux,
Où tu pourrais si bien t'arranger un empire?
Insensible à mes vœux, quand pour toi je soupire,
Dieu morne et languissant, image des tombeaux,
Tu viens te reposer sur les plus vils lambeaux :
Le grillon enfumé, l'insecte qui bourdonne,
Te charment plus encor, de leur bruit monotone,
Que les parfums exquis, les chants mélodieux,
Qui du séjour des rois feraient celui des dieux
Si... privé de tes biens par ta cruelle absence,
Tu n'en faisais plutôt celui de la souffrance!...
Sur le mât élancé, que balancent les mers,
Tu viens bercer le mousse au sein des flots amers ;
Son repos est plus fort que l'onde et la tempête,
Que les noirs ouragans qui, tonnant sur sa tête,
Le blanchissent d'écume et poussent jusqu'aux cieux
Tous les flots ameutés par des vents furieux ;
Il s'endort... et la lame, au loin retentissante,
Se roule en longs replis sur la mer mugissante :
Trop injuste sommeil, aux cris aigus des vents,
Le marin suspendu sur des gouffres mouvants,
Goûte en paix tes faveurs en ce moment horrible ;
La foudre éclate, tombe... il demeure impassible,
Tandis que dans le calme et dans la paix des nuits,
Fatigué de plaisirs, de mollesse et d'ennuis,
Un roi, dont l'insomnie a rougi la paupière,
T'adresse vainement son ardente prière !
Vieillards par les remords, bien plus que par les ans,

Les rois sont malheureux, les sceptres sont pesants :
Heureux, cent fois heureux qui vécut loin du trône,
Malheur, malheur à moi!... je porte une couronne.

(Imité de Shakspeare.)

BONINGTON (Richard-Parkes).

Dessin à l'aquarelle.

ADJURATION DE MACBETH AU SPECTRE DE BANQUO.

(Scène du *Festin*.)

Ah! que ton sang est froid, que tes os sont arides ;
Que ces lambeaux de chair sont affreux et livides;
Morne et fixé sur moi, comme ton œil brillant
Cherche à me dévorer d'un regard effrayant;
Immobiles, hélas! du jeu de tes prunelles
Je ne vois plus jaillir de vives étincelles;
Fuis, moquerie atroce ; ô terre! entr'ouvre-toi
Pour cacher ce fantôme acharné contre moi.
Du tigre que le sang irrite et désaltère,
De l'hyène en fureur, de l'horrible panthère,
Prends la forme et rugis!... Si tu me fais trembler,
Du nom de faible fille, oui, tu peux m'accabler.
Non! jamais de la peur on ne me vit l'esclave ;
Autant que tout mortel, je me sens ferme et brave ;
Mais, quand c'est du tombeau que tu viens m'assaillir,
J'affronterais plutôt l'univers sans pâlir.
Redeviens homme, allons, approche et me défie,
Et ce glaive à l'instant va t'arracher la vie :
Hors d'ici, spectre affreux ; va-t'en, fils du remords,
Je n'ai jamais appris à combattre les morts!

(Imité de Shakspeare.)

VAN DER NEER (Arthur).

EN FACE DE LA MER : MARINE, EFFET DE SOLEIL COUCHÉ.

Squilla di lontano
Che paia 'l giorno pianger, che si muore.
DANTE, *Purgat.*, liv. VIII.

Now fades the glimm'ring landscape on the sight.
GRAY.

Enfin!... je puis m'asseoir sur le bord du chemin :
Souvenir de la veille, oubli du lendemain ;
L'homme est loin... Près de moi la mer est courroucée ;
Mais je suis hors les flots d'une foule insensée.
. . . .
Il fait soir... Par degrés la dernière lueur
S'en va s'obscurcissant, — la forme et la couleur,
Dans l'abîme des nuits tout se plonge et s'efface :
La tour et son clocher, vieux jalons de l'espace,
Le manoir, la chapelle aux gothiques arceaux,
Dont le soleil mourant enflammait les vitraux,
La chaude nuit d'été, lourde, orageuse et sombre,
Les a refoulés tous dans le silence et l'ombre ;
C'est l'heure où les mortels, encor loin du réveil,
Epuisent les trésors d'un paisible sommeil ;
Du sommeil, doux ami, qui plane hors du crime
Pour s'abattre aux haillons de sa pauvre victime ;
C'est l'heure du tocsin, messager de malheur,
Qui tinte tristement toute humaine douleur,
Lorsque du vieux beffroi l'airain sombre et nocturne
Sonne à travers l'espace et l'ombre taciturne ;
L'heure où marquant au front, sur le gouffre des eaux,
Les cadavres humains, comme ceux des vaisseaux,
Sur les flots, dont l'orage a suscité les cimes,

L'inflexible destin chevauche les abîmes.
Et seul je veillc alors, je veille pour pleurer ;
La tristesse me plaît, j'aime à me pénétrer
Des douloureux plaisirs de la mélancolie...
L'homme ne gémit plus sur des maux qu'il oublie ;
Le sommeil le surmonte, il se glisse à la fois
Sous la bure du pauvre et la pourpre des rois ;
Mais un seul être encor fait veiller la nature :
Philomèle ! ta voix s'éteint comme un murmure ;
Elle soupire et meurt aux bosquets d'ébéniers ;
Les malheureux, hélas ! s'endorment les derniers.

CARLE DE MOOR.

PORTRAIT DU CZAR PIERRE LE GRAND.

Empereur, charpentier, mais grand homme toujours,
La hache plus qu'un sceptre éternise ses jours.

VAN OSTADE (Adrien).

L'HOMME A LA CRUCHE.

SONNET.

Potemus.

Vois son nez gros et court avec cet œil bridé ;
Puis sa trogne rougie, à teinte violâtre,
Dont raffole Ténière, et qu'Ostade idolâtre ;
Leur front, à cet aspect, s'est vingt fois déridé.

Hélas ! d'un cauchemar son esprit obsédé
En troublant son sommeil, au feu brillant de l'âtre,

A pâli les bourgeons de sa bouche folâtre,
De tristes visions tant il est possédé!

C'est qu'il rêvait le vide... O Flandre! ton Silène
Gémit, sanglote, pleure et suffoque de peine,
Mais il s'éveille et sent!... ô bonheur inouï!...

Que tout n'était qu'un songe. Ivrogne épanoui,
Aspire d'un seul trait, et bois à perdre haleine,
La vie est bonne encor : ta cruche est encor pleine.

NETSCHER (Théodore).

PORTRAIT DE JEAN DE LA FONTAINE.

(1682.)

Grand homme à son insu (quelle ignorance extrême!),
Il ne se savait pas, il s'ignorait lui-même.

PORTRAIT DE VOLTAIRE.

(Gravé par Ficquet.)

Philosophe, il se peut ; *sage*, cela n'est pas.

PORTRAIT DE J.-J. ROUSSEAU.

(Gravé par Ficquet.)

C'est un rêveur sublime, orgueilleux de sa fange [1] :
Sa misère insolente insultait à l'ami
Qui voulait secourir cette infortune étrange,
Et de lui-même il fut le plus grand ennemi.

[1] Les *Confessions*.

PORTRAIT DE L'ABBÉ DE LAMENNAIS.

(Lithographie.)

Une parole immense, une voix aux cent foudres,
Gronde !... c'est le *Croyant :* la flamme vole aux poudres,
La terre oscille et vibre à son cri solennel,
Cri palpitant de mort parti de l'Éternel.
De son front gros d'éclairs, une lave d'idées
Frémit, bout et bondit en ondes débordées ;
A foudres redoublés il frappe les pervers,
Et sa *tête-volcan* embrase l'univers !

VUE DU MONT ENVERS.

(Dessin par un peintre suisse.)

Quand sous ces fiers aspects Dieu s'est rendu sensible,
Byron, Percy-Shelley, Titans audacieux,
Vous avez vu le ciel et renié les cieux :
En face de ces monts l'athée [1] est impossible !

VUE PRISE AU COUVENT DU MONT-SAINT-BERNARD.

(Par un peintre suisse.)

Filles de l'Évangile et de l'amour de Dieu,
L'Espérance et la Foi règnent dans ce saint lieu :
De trésors renaissants, source à jamais féconde,
La Charité chrétienne est la *mère* du monde.

[1] Byron et Percy-Bysshe-Shelley, dans un accès d'inqualifiable délire, s'étaient proclamés athées au pied du mont Envers même; Shelley repose maintenant sous la pyramide de Cestius, à Rome.

LE LION DE LUCERNE.

(Réduction en fonte de Berlin.)

Helvetiorum fidei ac virtuti.

LES SUISSES DU 10 AOUT, 2 ET 3 SEPTEMBRE 1792.

Et dulces moriens reminiscitur Argos.
VIRG.

Pour eux la foi jurée équivaut au martyre;
Au prix de tout leur sang ils consacrent ses droits :
Et, lions expirants, que le tigre déchire,
Ils sont *républicains* et meurent pour les *rois!*

« Ah! monsir, il faissait touple chaud ce chour-là! » (*Sic.*)
(Le 10 août.)

(*Paroles du vieux Suisse, témoin oculaire et gardien du monument, au voyageur*, 1836.

Il n'en restait plus que cinq alors... combien aujourd'hui?...

KEYSER (Théodore).

PORTRAIT D'UN BOURGMESTRE.

Grave, silencieux, voilà comme il était :
Qu'il semble taciturne! *On dirait qu'il se tait* [1].

[1] Mot de Fontenelle.

PETER-NEEFS (le père).

VUE INTÉRIEURE D'UNE CRYPTE, OU ÉGLISE SOUTERRAINE.

Effet de nuit éclairé aux flambeaux : figures de Breughel de velours.

ALMÉRIE, LÉONORA.

ALMÉRIE.

Tout repose, et ce bruit n'est qu'un son impuissant.

LÉONORA.

Mais quoi !... d'une voix grave il imitait l'accent?

ALMÉRIE.

Pur effet de ta crainte ou du vent, sous ces voûtes,
Qui s'ouvre en gémissant de ténébreuses routes.
O ciel ! qu'entends-je?...

LÉONORA.

O Dieu ! modérez ce transport.

ALMÉRIE.

Mais non, tout est muet, muet comme la mort.
Vénérable édifice, ah! ta masse imposante
A pénétré mes sens d'horreur et d'épouvante;
Tes colonnes de marbre et tes milliers d'arceaux
Suspendant cette voûte, au-dessus des tombeaux,
Qui, par son propre poids sur sa base affermie,
A défié le temps, par sa coupe hardie;
Cette immobilité, cette muette horreur,
Tout me remplit d'effroi, de crainte et de terreur;
Autour de ces tombeaux, que la mort accumule,
Un air humide et froid se répand et circule;
Il vient glacer mon cœur au sortir des caveaux.
Je ne puis supporter ces funèbres tableaux ;
Viens, ma Léonora, car je respire à peine;
Que j'entende ta voix, mets ta main dans la mienne.
Réponds-moi donc !... je tremble, en prononçant ces mots,
Au seul bruit de ma voix rendu par les échos.

(Étude d'après Congreve.)

M. L.-A. GÉRARD.

LE CHÊNE ET LE ROSEAU.

(Paysage.)

A MONSIEUR LACAZE (M. D.).

Le chêne était tombé!..... ses immenses racines
Jonchaient le sol bouleversé;
Le géant des forêts, couché sur des ruines,
De sa chute puissante avait tout renversé.
Le roseau triomphant de sa haute infortune,
Lâchement insultait au plus noble malheur;
Mais le chêne, en ces mots, flagellait sa rancune :
« Infime courtisan du vent de la faveur,
« Celui de la disgrâce est là qui t'importune;
« Du mérite vil contempteur,
« Quand de toi la bassesse obtient los et louange,
« En apôtre du déshonneur,
« Quand tu courbais le front, jusqu'à baiser la fange,
« Moi, je levais le mien au-dessus du malheur.
« C'est vrai, *tu ne romps pas*, à renfort d'infamie,
« Tandis que je me brise à force de grandeur.
« Un faible enfant est ton vainqueur;
« La foudre est ma seule ennemie;
« Sur ma tête j'ai vu passer bien des soleils.
« Pas de terme moyen : pour briser mes pareils,
« Il faut un cataclysme; afin qu'un d'eux succombe,
« Un tremblement de terre, ou la foudre, ou la trombe;
« Je ne meurs qu'à ce prix; rien ne m'a pu courber.
« Pas de milieu, disais-je : ou la gloire, ou la tombe,
« Ou dominer le monde, ou bien savoir tomber!

PORTRAIT DE M. A. DE MUSSET

(Statuette.)

Comme un point sur un i, la lune solitaire
Lève son disque rond sur le clocher pointu :
Avec tel alphabet, Alfred Musset, vois-tu,
Ton vers-colosse irait de France en Angleterre [1].

WARWICK, MORTELLEMENT BLESSÉ,

COUCHÉ SUR LE CHAMP DE BATAILLE DE TEWKSBURY.

(Bas-Relief en plâtre.)

Hélas!... est-ce un ami, qui près de moi s'avance,
D'un ennemi, plutôt, serait-ce la présence?...
N'importe : consolez ou déchirez mon cœur,
D'Yorck ou de Warwick lequel resta vainqueur?
Que dis-je?... maintenant, il faut rendre à la terre
Ce corps faible et souillé couché sur la poussière;
Celui qui fut l'espoir et la terreur des rois,
Par de vils ennemis voit usurper ses droits;
Cédant, à la cognée, ainsi le cèdre immense
Laisse ses protégés privés de sa puissance :
L'aigle, sur son sommet, se rapprochait des cieux;
Le lion s'endormait sous son front sourcilleux;
Et le frèle arbrisseau, croissant sous son ombrage,
Bravait impunément le tonnerre et l'orage;
Il tombe, et dans sa chute, il entraîne avec lui
Tous ceux qui dépendaient de son superbe appui.

[1] Plaisanterie bien pâle et bien innocente quand même en face du beau talent de M. A. de M.

Ils sont éteints ces yeux dont la rapide flamme
Foudroyait l'imposteur jusques au fond de l'âme ;
Un regard de Warwick était l'arrêt de mort
Qui défaisait les rois et décidait leur sort ;
Quand Warwick sourcillait quel homme osait sourire ?
Quel monarque espérait conserver son empire ?
Je suis tombé !… mon sang s'épanche à gros bouillons.
Ce sang noir et fangeux a rempli ces sillons,
Ces rides sur mon front profondément tracées.
Fruits des vastes projets et des fortes pensées ;
Et Warwick n'est plus rien !… De mes vertes forêts,
De mes nobles manoirs, de mes nombreux guérêts,
L'espace de mon corps, ô destin trop funeste,
L'espace de mon corps est tout ce qui me reste !…

(*Imité de Shakspeare*.)

TABLE DES MATIÈRES.

